

Salomé a été jouée pour la première fois, en décembre 1905, à l'Opéra Royal de Dresde. Et depuis cette date, il n'est question, dans le monde musical, que de *Salomé*. Nous ne sommes plus à l'époque de la rêveuse et idéaliste Allemagne des Kant, des Goethe et des Beethoven... Les grands artistes sont moins nombreux dans le nouvel empire allemand, mais en revanche ils font infiniment plus de bruit. La curiosité des Parisiens a été savamment excitée par une publicité à l'américaine. Le docteur Richard Strauss consentirait-il à laisser jouer son œuvre sur une de nos scènes subventionnées? Accepterait-il les règlements de notre Société des Auteurs? S'accommoderait-il de nos chanteurs et de nos chefs d'orchestre? Ne lui faudrait-il pas des conditions particulièrement brillantes et avantageuses?... Et, en effet, il a fallu que l'on combinât pour *Salomé* des représentations d'un caractère exceptionnellement fastueux, que l'on louât un théâtre tout exprès (le temps faisant défaut pour en construire un), que l'on fît venir des interprètes de Berlin, de Dresde, de Munich, de Leipzig, que l'on consacraît ces soirées de gala à cette seule et unique pièce, qui ne dure guère plus d'une heure et demie, et devrait donc partager l'affiche avec un autre ouvrage pour faire un spectacle normal, etc...

Peu importe, au surplus. Cela ne diminue en rien le mérite de cette *Salomé*, qui est très grand... Malgré toute cette réclame et tout ce battage, malgré les fautes d'organisation – dont le compositeur n'est pas directement responsable – le petit agacement préalable n'a pas tenu devant l'œuvre, et nous avons été bien vite conquis. M. Richard Strauss aura remporté là l'un des plus beaux succès de sa carrière.

*
**

La pièce est du fameux écrivain anglais Oscar Wilde, qui l'avait écrite en prose française. Elle fut jouée par M. Lugné-Poë, il y a une dizaine d'années, alors que l'auteur était logé, aux frais de Sa Majesté, à la prison de Reading. Il s'était manifestement inspiré de l'*Hérodias*, de Flaubert, qui fait partie du volume intitulé *Trois Contes*, et qui n'est pas l'une des meilleures productions du romancier de *Madame Bovary*...

Sur la terrasse du palais d'Hérode, tétrarque de Judée, des soldats échangent quelques propos, devant la porte de la salle du festin. D'une citerne creusée dans le roc sort la voix farouche d'un prisonnier: le prophète Iokanaan (saint Jean-Baptiste). Salomé, princesse de Judée, fille d'Hérodias et, par conséquent, belle-fille d'Hérode, paraît sur la terrasse, écoute la voix terrible, veut voir le prophète qu'elle n'a encore jamais vu. Elle séduit par ses coquetteries l'officier Narraboth, qui par amour pour elle enfreint les ordres du tétrarque et délivre Iokanaan...

Le précurseur fulmine de sinistres anathèmes contre Hérode et contre Hérodias. Salomé est frappée du coup de foudre, devant la beauté du prophète vêtu de peaux de bêtes et qui ressemble à un lion. Les malédictions qu'il profère contre la mère de Salomé semblent un attrait de plus pour cette charmante jeune fille et elle demeure insensible devant la mort de Narraboth, qui se tue, désespéré de voir qu'elle aime Iokanaan.

Elle n'a d'yeux que pour le prophète. Elle lui dit immédiatement sa passion, sans détours, en tirades de plus en plus pressantes, d'une sensualité exaspérée. Mais Iokanaan l'accable de son mépris et rentre dans sa citerne, où l'atmosphère doit être plus fraîche...

Voici Hérode et Hérodiad. Hérode a fait emprisonner le prophète, mais il le craint. Il refuse, malgré la colère de sa femme la vindicative Hérodiad, de le livrer aux Juifs. Mais le tétrarque brûle d'une flamme incestueuse pour sa belle-fille Salomé. Il la supplie de danser pour lui. Il lui promet, si elle y consent, de lui donner tout ce qu'elle lui demandera, fût-ce la moitié de son royaume. Elle danse, et puis elle demande la tête d'Iokanaan. En vain Hérode essaye-t-il de résister. Elle veut la tête de Iokanaan, et rien d'autre. Il a juré. Il doit tenir sa parole. Le bourreau descend donc dans la citerne, et bientôt tend sur un plateau d'argent la tête, dont Salomé s'empare et à qui elle adresse un long, passionné et féroce discours. Epouvanté et écoeuré, Hérode s'écrie: «Tuez cette femme!» et les soldats écrasent Salomé sous leurs boucliers.

C'est, on le voit, un drame violent, sans analyse de caractères ou de sentiments, un petit drame rapide et qui pourrait l'être encore davantage, sans les fleurs de rhétorique dont l'enguirlanda Oscar Wilde. Et c'est un drame atroce, un drame de meurtre et d'hystérie.

*

**

La musique de M. Richard Strauss est prodigieusement saisissante et empoignante... Les deux traits les plus caractéristiques de ce musicien éminent, tel qu'il se révèle dans *Salomé*, c'est d'abord cette extraordinaire virtuosité orchestrale que nous connaissons déjà par ses grands poèmes symphoniques (*Ainsi parla Zarathoustra* [*Also sprach Zarathustra*], *La Vie d'un Héros* [*Ein Heldenleben*], la *Sinfonia domestica* [*Symphonia Domestica*], etc...), mais qu'il n'avait jamais poussée aussi loin: et c'est ensuite un sens du théâtre, une entente et une préoccupation de l'intérêt théâtral, à quoi l'on ne s'attendait guère, à cause des opinions reçues sur la musique allemande.

M. Richard Strauss a déclaré, dans une interview avec notre confrère Joseph Galtier, qu'il se considérait comme ayant subi l'influence de Liszt, de Wagner et de Berlioz, – de Liszt surtout. Ce n'est pas mal se connaître. C'est de Liszt, en effet, – de Liszt, dont l'exemple a été si profitable à Wagner lui-même – que procède cette riche et abondante matière sonore, si compliquée techniquement, mais d'une variété, d'un pittoresque et d'un éclat incomparables. L'écriture de M. Richard Strauss est furieusement chargée de modulations et de dissonances: c'est un chromatisme éperdu, dans lequel il semblerait que l'oreille dût pour ainsi dire se noyer. Et pourtant cette musique hérissée et tourmentée, enfiévrée d'un perpétuel tremolo, est à l'audition parfaitement claire, je dirais même presque trop claire.

La vie en est extrêmement intense et l'expression merveilleusement forte. Mais cette vie est un peu trop directe. On n'y sent point ces dessous

profonds, ces sortes d'échappées sur de lointaines perspectives, par où la musique excelle à suggérer l'inexprimable, le supra sensible, le mystère des âmes. La musique de M. Richard Strauss manque de mystère. Elle vous prend, vous secoue, vous éblouit: mais on est un peu fâché d'en avoir si vite pénétré la signification. Ah! ce n'est vraiment point ici le cas de placer le développement connu sur les brumes et l'inintelligibilité de la musique savante...

Les idées n'ont généralement rien de très original, de très neuf ni de très rare. C'est par la mise en œuvre qu'elles arrivent à produire tant d'impression. Voyez, par exemple, la phrase de Salomé: «Je baiseraï ta bouche, Iokanaan...» Le motif est, en soi, assez ordinaire. Il a de la chaleur, de l'essor; il ne dépasse pas les facultés d'invention mélodique d'un vériste italien. Mais qu'il est habilement présenté! Je ne parle pas du procédé facile qui consiste à le faire répéter trois fois de suite, en progression d'un demi-ton chaque fois, mais de la façon dont il s'enchâsse dans la trame symphonique, dont il passe de la voix aux instruments, dont il est ramené au tragique monologue final, lorsque Salomé tient enfin la tête tranchée du précurseur.

M. Richard Strauss possède à fond toutes les ressources non seulement de l'art musical, mais du métier dramatique. Il tire d'une situation et d'une idée le maximum d'effet scénique. On est même tenté parfois de trouver qu'il sacrifie trop à ce souci dominant. Mais pourquoi chicaner son plaisir? Il y a peut-être des musiques d'ordre plus haut que celle de M. Richard Strauss; il n'en est pas de plus puissantes.

Mme Emmy Destin, de l'Opéra Royal de Berlin, (Salomé), est une chanteuse à la voix magnifiquement pure, fraîche et infatigable, au style vigoureux, ardent, mais peut-être un peu lourd: sa mimique m'a paru forcée. Et puis, quel fâcheux costume! M. Burrian, du Théâtre Royal de Dresde, (Hérode), est un superbe ténor, et M. Feinhals, du Théâtre Royal de Munich, (Iokanaan), un excellent baryton. Ces artistes chantaient en allemand. M. Richard Strauss dirigeait lui-même l'orchestre (des Concert-Colonne). Mlle Trouhanowa a dansé un peu froidement la danse des sept voiles, qui est censément exécutée par Salomé, mais pour laquelle on substitue à la cantatrice une ballerine costumée et grimée de façon identique, afin de ne pas détruire l'illusion.

L'ECLAIR, 9 mai 1907

Journal Title: L'ECLAIR

Journal Subtitle:

Day of Week: jeudi

Calendar Date: 9 MAI 1907

Printed Date Correct: Yes

Volume Number:

Year:

Series:

Pagination:

Issue:

Title of Article: LES PREMIÈRES

Subtitle of Article: Au Châtelet. «Salomé», drame musical en un acte, poème d'Oscar Wilde, musique de M. Richard Strauss.

Signature: Paul Souday

Pseudonym:

Author:

Layout:

Cross-reference: